

L'Orient
Le Jour
L'Orient littéraire

L'exil heureux de Teresa Cremisi

Par **Jean-Noël Pancrazi**
2015 - 06

Teresa Cremisi est une grande éditrice. Après avoir découvert, accompagné et soutenu tant d'auteurs, elle a décidé d'écrire son premier roman. Va-t-elle explorer toutes les arcanes d'un monde de l'édition qu'elle connaît si bien ? Non. Elle parle – même sous couvert de la fiction – d'elle-même, de son trajet de vie. On est ébloui d'emblée par la sincérité, par le ton de lucidité calme et attentive, par le style à la fois sensuel et acéré, ferme et subtil, la détermination sensible avec laquelle elle recrée les étapes de son existence. Le début, c'est Alexandrie, l'enfance enchantée dans un monde où le cosmopolitisme était une chance et un bonheur, où l'argent n'était jamais un instrument de domination, où elle a puisé l'amour de la mer, avec son imagination portuaire, le goût des bateaux et des récits de batailles navales, le bonheur des après-midis à Agami, des oursins et des couchers de soleil regardés en silence. Cette enfance, Teresa Cremisi l'évoque avec une nostalgie discrète, lumineuse, effleurant les sensations passées comme si elle voulait les laisser inchangées, ne pas les abîmer. Puis c'est l'affaire du canal de Suez – mais l'écrivaine n'est jamais acerbe ou amère –, le départ forcé, l'arrivée désorientée dans une ville d'Italie où la mère recherche, avec un pendule à la main, l'appartement où ils pourraient loger. Les parents – c'est sobre, déchirant – resteront déracinés, perdus, affaiblis par l'exil, tels deux naufragés. Elle, non. Car elle a déjà une merveilleuse capacité d'adaptation ; elle sait – à l'école des sœurs Marceline où elle réussit à entrer – qu'elle doit dissimuler ses aptitudes, ne jamais avoir de « paroles victorieuses », résister à la tentation de briller pour être admise et s'intégrer. Elle s'accroche à l'apprentissage d'une nouvelle langue qui insidieusement la transforme, agit sur le corps et les rêves, modifie les réflexes. Cremisi analyse ainsi avec une remarquable justesse toutes les mutations intimes qu'amène l'exil. Cette expérience explique aussi la distance souriante, la force naturelle, la souplesse combative avec laquelle elle assume les différents postes de responsabilités qu'on lui propose après ses études, devenant notamment directrice d'une imprimerie. C'est bien sûr la satisfaction de la réussite, de la conquête mais aussi l'impression d'être dans « un entonnoir », de devoir tourner le dos aux « idées inexprimables et vaporeuses » de sa jeunesse. Elle a une belle ironie tranquille quand elle décrit le fonctionnement d'une entreprise comme celui d'« un gros bourg médiéval ». Teresa Cremisi n'adhère jamais complètement à l'image de suprématie épanouie qu'elle pourrait donner d'elle-même. Elle a toujours l'impression, derrière les succès, d'un échec personnel, de venir d'un carrefour

décentré ; sans doute reste-t-elle de biais par rapport à l'univers comme l'était Cavafis, le grand poète d'Alexandrie auquel elle rend un merveilleux hommage. Elle doit cet éloignement intérieur à sa capacité de solitude, à son goût de la littérature, aux voix fraternelles des livres, à la relation amoureuse qu'elle a avec Giacomo, le peintre dessinateur, au regard solitaire et original : cette relation très libre, souple, où chacun accorde depuis toujours à l'autre la respiration dont il a besoin et qui, par sa légèreté attentive, évite la souffrance. Cremisi refuse la passion amoureuse, ses mirages et ses ravages. Sa seule grande souffrance, ces dernières années, aura été le refus de la nationalité française. Cremisi raconte, avec une sobriété bouleversée, le jour récent où, après avoir passé le test d'aptitude au français pour l'obtenir, elle a reçu la lettre de refus qui l'a anéantie – elle qui avait un amour « un peu insensé » de la France et s'était construite autour de sa langue, espérant que les épisodes de la famille brinquebalante trouvent ainsi un socle définitif. Elle a ressenti ce jour-là, confesse-t-elle, une honte enfantine comme si elle se trouvait sur le pont de l'Esperia. Mais le vieux bateau de l'exil peut se transformer en bateau heureux et solide. C'est « La Triomphante », la corvette du XIXe siècle dont elle découvre le dessin par Ed Jouneau qui, embarqué à bord, n'a cessé de la dessiner au long des traversées, des escales et des prises de territoires. Le navire la fascine. « La Triomphante » pourrait être l'image même de son existence s'il n'y avait eu les écueils. Teresa Cremisi dit que, si elle n'est pas sûre de laisser de trace, elle aura au moins beaucoup regardé le monde. Comme tous les exilés. C'est ce regard plein d'un courage tendre qui lui a permis d'écrire avec un talent naturel ce livre aussi beau qu'une ample vague miroitant de tous les bonheurs, des espérances et des chagrins de la vie.